

# LE TEMPS DU SIDA

MICHEL BOUNAN

*Pour la première fois dans l'histoire, le vieux problème de savoir si les hommes, dans leur masse, aiment réellement la liberté, se trouve dépassé car maintenant ils vont être contraints de l'aimer.*

GUY DEBORD

Extraits de *Le temps du sida, Allia, 1990*

## L'ÉPIDÉMIE

Contemporains des premiers signes de la Renaissance italienne, et un siècle avant la chute de Constantinople, la peste noire apparut en Europe occidentale au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. Venue d'Asie, elle s'étendit sur la plus grande partie du monde connu et provoqua la mort d'environ cinquante millions de personnes. Elle toucha plus particulièrement les jeunes adultes et entraîna de ce fait un effondrement des structures économiques. Des populations furent détruites par les famines, autant que par la maladie.

L'organisation sociale de l'Europe médiévale se justifiait elle-même par la volonté divine, et la «science des causes et des effets» était alors religieuse. Ceux qui étaient chargés de la conserver, d'en contrôler l'usage et de la transmettre, les docteurs de l'époque, étaient théologiens. Au cours de congrès nationaux ou internationaux ils disputaient parfois du sexe des anges, ou de l'existence d'une âme chez les femmes. Ces recherches ne nous semblent dérisoires que parce que la science des causes a changé, avec la structure sociale elle-même. Mais, au XIV<sup>e</sup> siècle, aucune participation aux organisations savantes n'aurait été possible, à quelque niveau que ce soit, aucune responsabilité pratique n'aurait été confiée à des individus dont la conscience n'était pas en accord avec la justification religieuse du monde. L'accord était apparemment universel. Il était contrôlé et entretenu par l'organisation «médiatique» de l'époque, l'Église, dont l'enseignement atteignait chaque village.

L'ORGANISATION SOCIALE DE L'EUROPE MÉDIÉVALE SE JUSTIFIAIT ELLE-MÊME PAR LA VOLONTÉ DIVINE, ET LA «SCIENCE DES CAUSES ET DES EFFETS» ÉTAIT ALORS RELIGIEUSE.

Pour le savant du XIV<sup>e</sup> siècle, l'univers était une création, un rêve de Dieu. Son origine et ses mouvements étaient décrits dans des ouvrages religieux. Le monde était alors l'œuvre permanente d'une subjectivité, à la fois unique et extérieure à l'homme, projetée dans un espace d'où il avait été chassé. L'homme du Moyen Âge était spolié de son intériorité par le monopole divin, comme il l'était encore, différemment, par ses représentants.

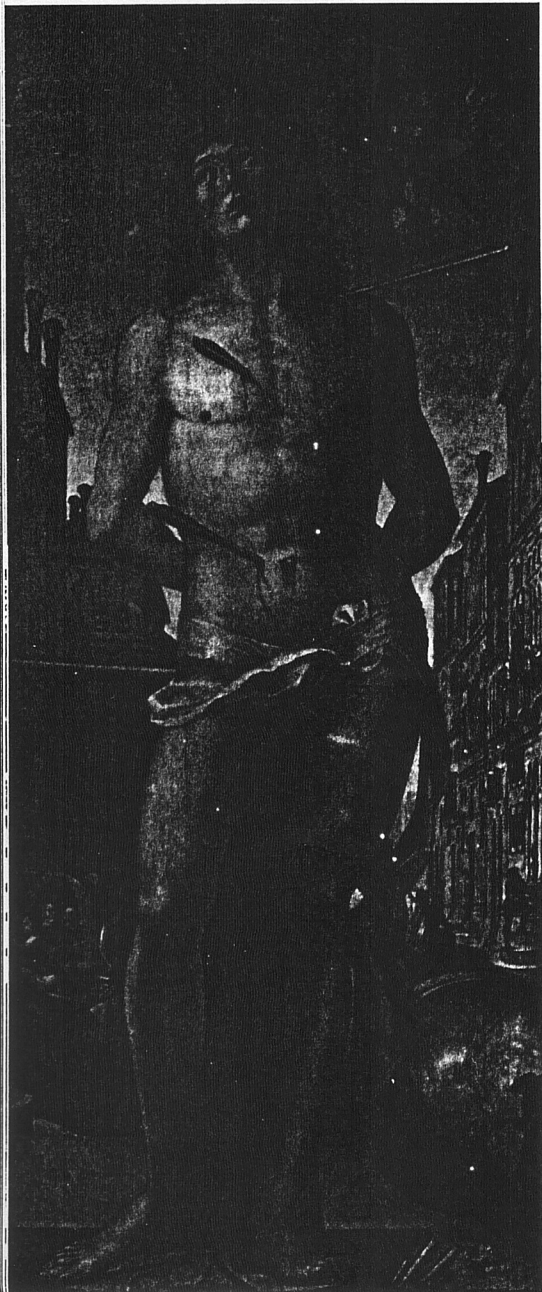
L'apparition de la peste exigea des mesures adaptées; et d'abord la connaissance de sa cause et de son mode de propagation. Dans une société qui se croyait savante, cette découverte ne tarda pas. Elle résulta, comme aujourd'hui, d'une confrontation entre les faits observés et les principes fondamentaux de la science. L'allure épidémique suffisait à incriminer un environnement «pestifère». La science des causes et des effets découvrit son origine: la peste était produite par des substances nocives, volontairement semées par les juifs.

Qui parle de pensée irrationnelle? On ne peut juger telle *a priori* une découverte fondée sur une observation générale (la contagiosité de la peste) et sur des concepts universellement admis, qui sont les matériaux nécessaires à la construction de toutes les sciences et le pain quotidien des savants. Les doctes d'une époque seraient-ils condamnés au silence et à l'inactivité, du seul fait que l'histoire, en multipliant les moyens d'observation et en renouvelant la totalité des concepts éternels, rendra risibles leurs découvertes et odieuse leur activité?

Suivant l'ordre donné par des magistrats, par des médecins, ou du fait de l'activité autonome d'individus conscients, de nombreux juifs furent massacrés ou brûlés vifs. Ces responsables de l'hygiène publique avaient moins que d'autres encore motif à remettre en cause les fondements d'une science qui les avait nourris, et sans laquelle la totalité de leur savoir se serait effondré. La régression de l'épidémie justifia d'ailleurs les mesures prises et confirma les théories étiologiques. Sept ans après son apparition, la peste n'était plus signalée que dans quelques foyers, et sa résurgence au cours des siècles suivants contrôlée par les mêmes méthodes. La science étant universelle, ses effets furent partout les mêmes. Des massacres eurent lieu à Madrid, à Palerme, à Genève, à Padoue, à Turin. En 1581, devant l'urgence, permission fut du reste accordée aux Parisiens de tuer eux-mêmes les «semeurs de peste». Ces succès thérapeutiques répétés furent à la gloire de la science d'alors, et ce fut malgré elle que les connaissances médicales allaient évoluer.

On doit à la civilisation féodale le déploiement en Europe d'un système complexe de relations sédentaires. Les conditions mêmes de cette réussite ont encouragé le réveil de désirs réprimés, et l'apparition de structures originales, propres à les satisfaire, mais étrangères à son organisation particulière. Elle a ainsi donné le pas à des gens nouveaux, dont l'activité favorisait ce développement, mais

Liberale da Verona, Saint Sébastien,



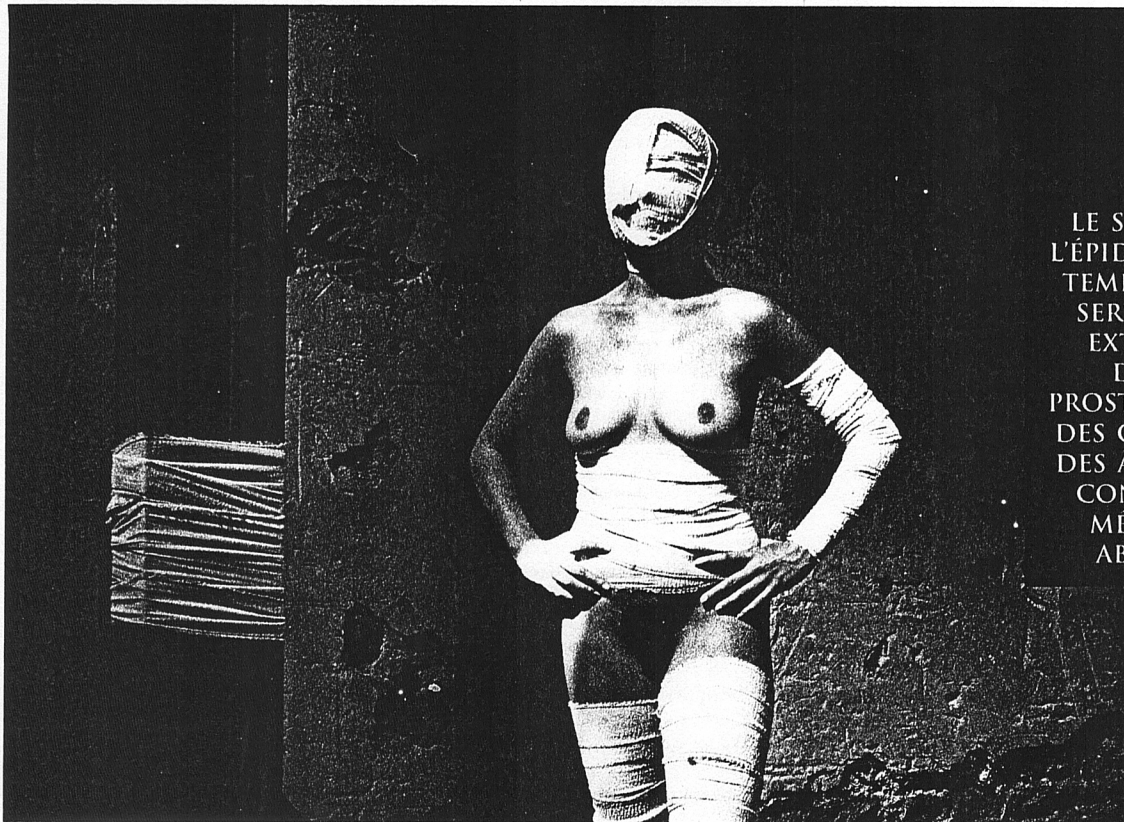
dont  
oppe  
allait  
déco  
comi  
boul  
mém  
médi

com  
l'or  
des s  
vers l  
daim  
de la  
à ex  
qu'à  
à cet  
consi

théol  
dans  
qu'or  
malac  
giène  
habit  
prop  
pagat

I  
mém  
exam  
conce  
de pr  
die. C  
ques,  
ment  
décou

l'age  
dim  
miq  
Cet  
y c



LE SIDA EST  
L'ÉPIDÉMIE DU  
TEMPS DE LA  
SERVITUDE  
EXTRÊME,  
DE LA  
PROSTITUTION  
DES CORPS ET  
DES ÂMES, DU  
CONTRÔLE  
MÉDICAL  
ABSOLU.

PHOTO: MARCEL JOLIBOIS

dont l'idéologie, née dans ce mouvement, s'est opposée à la sienne. Leur importance sociale allait brusquement s'accroître avec les grandes découvertes, et ils devaient bientôt prendre les commandes de la nouvelle société. Un tel bouleversement historique a entraîné, dans le même mouvement, la totalité de la science médiévale.

Dès la Renaissance, l'univers apparaissait comme une chose solide, pesante comme de l'or et mesurable comme du drap. Le regard des savants, dirigé vers le ciel, était descendu vers les choses. Les objets se découvraient soudain porteurs de réalité; ils devenaient les clefs de la connaissance. La science consista dès lors à examiner leurs propriétés objectives, ainsi qu'à inventer des moyens et outils nécessaires à cet examen. Le renversement d'optique était considérable.

En ce qui concerne la peste, la cause théologique n'apparut plus aussi assurée. C'est dans l'environnement physique du malade qu'on rechercha et reconnut l'origine de la maladie. On remarqua que le manque d'hygiène corporelle, la misère, l'entassement des habitants dans des quartiers insalubres, la malpropreté des rues semblaient favoriser la propagation de la maladie.

Puis l'objectivité s'étendit au malade lui-même. La pratique des autopsies et celle des examens anatomopathologiques (les premiers concernant la peste datent de 1720) permirent de préciser les lésions organiques de la maladie. Ce sont enfin les recherches bactériologiques, autorisées par le nouveau développement technique, qui conduisirent en 1894 à la découverte du bacille pesteux.

Tous les doctes aujourd'hui savent que l'agent de la peste est un micro-organisme, de dimensions, de morphologie, de structure chimique connues, véhiculé par la puce du rat. Cet agent pénètre dans le corps du malade et y occasionne des lésions, elles-mêmes respon-

sables des symptômes observés. Il n'a donc pas fallu moins qu'un bouleversement social considérable, et une succession de révolutions, pour permettre les connaissances actuelles sur la peste et éclairer certains aspects de sa propagation.

L'histoire est parfois bouffonne dans les plus grandes tragédies. Ainsi la théorie du

nement inattendu, que cette organisation et son idéologie étaient les véritables soutiens des conditions misérables favorisant l'épidémie; qu'elles étaient justement ce qu'il convenait d'abattre pour en finir avec cette maladie.

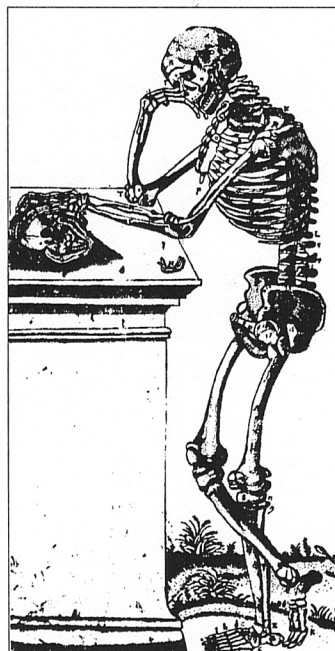
Les nouvelles théories microbiennes, partout reconnues, n'ont cependant jamais été capables d'expliquer seules la survenue et le développement des infections, et de la peste en particulier. L'apparition des épidémies et leur recul spontané, le fait que la peste semble choisir certains individus et en épargner d'autres, selon des critères mystérieux, ne relève d'aucune explication bactériologique. Il existe apparemment un facteur indépendant de l'agent infectieux, en relation avec les caractéristiques personnelles de l'infecté, sa qualité de sujet malade, dont l'expression clinique a échappé aux médecins du Moyen Âge, comme à ceux d'aujourd'hui. [...]

## LE VIRUS

La formation préparatoire à l'ordination des médecins actuels, et plus encore celle qu'exige l'intronisation de leurs maîtres, comporte plusieurs disciplines logiquement construites. Il a donc fallu que l'idéologie ait une puissance singulière, ou qu'une raison plus obscure y participe, pour permettre la confusion entre les causes nécessaires et les causes suffisantes de cette maladie — et pour se tromper encore dans chacun de ces cas.

On ne peut pourtant commettre une telle erreur sans risquer de s'entendre dire un jour que la possession d'un stéthoscope est bien suffisante à l'exercice de la médecine, et celle d'un microscope à la recherche bactériologique, puisqu'elles sont apparemment nécessaires.

Le diagnostic de sida repose sur l'observation de troubles caractéristiques pouvant être provoqués par un virus, par divers toxi-



A. Vésale, *Le squelette méditant*, 1543

XIV<sup>e</sup> siècle sur la responsabilité des juifs à eu pour effet de renforcer périodiquement, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'idéologie alors dominante, et l'organisation sociale qui lui était liée. Elle a montré ensuite, par un retour-



ques (corticoïdes, immunodépresseurs), par d'autres facteurs pathogènes (nutritionnels, congénitaux, morbides). On réserve le nom de sida aux seuls cas suscités par le virus. Celui-ci est donc nécessaire à la maladie, pour la raison suffisante que sa définition exclut toute autre cause connue. Une même rigueur aurait par exemple permis d'appeler «peste judaïque» les cas de contagion où les «porteurs de peste» étaient juifs.

Ce virus, nécessaire par postulat, n'a pas une structure constante. C'est un objet variable dans sa composition et dans son organisation, initialement défini par les troubles qu'il entraîne et nécessitant quand même certains caractères particuliers. On appelle donc virus du sida, ou H.I.V. (virus de l'immuno-déficience humaine), tout virus pouvant parfois induire les symptômes du sida (les «chercheurs» attribuent des numéros à ces micro-organismes au fur et à mesure de leur découverte).

Ce virus variable serait apparu depuis peu. La preuve en est que personne ne le connaissait. Ou, peut-être, n'exerçait-il ses ravages que de façon très insignifiante depuis des siècles? Certains tendent à penser qu'il serait en quelque sorte le singe d'un autre virus, à moins que ce ne soit le contraire.

Des disputes se sont élevées entre deux conciles nationaux, pour savoir à qui il convenait d'attribuer cette trouvaille. Le perdant pourra s'en consoler en découvrant le microbe de la migraine. La procédure est codifiée: réserver le nom de migraine aux seules causes

infectieuses, et celui de microbe responsable à tout micro-organisme à découvrir pouvant être incriminé ici. On sait qu'au cours de la peste noire les barbiers-chirurgiens (concurrents méprisés des médecins) ont parfois été accusés d'être «porteurs de peste» (il n'existait pas alors d'acupuncture); cette responsabilité, partagée avec celle des juifs, troublait la pureté théorique. Nos confrères du XIV<sup>e</sup> siècle, s'ils avaient eu notre esprit, auraient appelé «juif» ou «enjuivé» tout «porteur de peste». Le diagnostic était cette fois imparable.

On aurait tort de penser que le virus du sida, dont on a démontré la nécessaire responsabilité par un procédé si remarquable, est au moins suffisant pour induire la maladie, et qu'un individu mis en contact avec ce virus se trouvera atteint d'immuno-déficience acquise. Puisque nos mœurs scientifiques nous ont familiarisés avec les statistiques et les chiffres, en voici quelques-uns:

Plus de 60 p. 100 des enfants nés de mère atteinte de sida et mis par conséquent pendant neuf mois en contact étroit et permanent avec le H.I.V. (le placenta est habituellement perméable aux virus) n'en sont pas infectés (sida 1989 *Unaformec*). Des observations identiques concernant les partenaires sexuels des malades (la transmission hétérosexuelle d'un partenaire régulier ne dépasserait pas 20 p. 100 selon certaines études). La pénétration virale, par contact sexuel ou placentaire, exige un terrain favorable.

Neuf ans après le début de l'infection, plus de 50 p. 100 des infectés (par le terrible

virus) ne présentent aucun symptôme de la maladie (sida 1989 *Unaformec*) et un grand nombre d'entre eux ne sont vraisemblablement plus porteurs du virus (*Le Sida* — Joussay et Donadieu. Éd. Maloine). La virulence du H.I.V., après sa pénétration, dépend encore exclusivement du malade lui-même.

Ces chiffres suffisent à infirmer la seule responsabilité virale. Ils ne sont pas nécessaires. D'autres constatations permettent les mêmes conclusions. Le virus est présent dans le sang des malades, mais les moustiques ne transmettent pas la maladie. Il se trouve encore dans la salive et dans la sueur des infectés, mais ni leur contact ni leurs baisers ne sont contagieux. L'incompatibilité de ces observations avec la théorie virale n'a pas échappé à ceux-là seuls qui voulaient croire à la contagiosité des malades, pour donner des fondements à leurs passions xénophobes et à leurs pauvres fantasmes sexuels. Les mises au point officielles, qui doivent pourtant soutenir la théorie virale, paraissent plus mensongères encore.

Enfin, le choix des victimes n'est pas aléatoire. Le sida affecte tout d'abord des individus à risques, présentant toujours des perturbations associées. Certaines de ces perturbations sont connues. Les facteurs qui les occasionnent aussi.

Si le seul contact, même sexuel, même placentaire, prolongé et répété, avec le virus, ne suffit pas à transmettre l'infection; si en outre une partie seulement des infectés risquent d'être un jour atteints de sida; si, enfin, des cofacteurs pathogènes, multiples et indépendants du virus, en favorisent la survenue, il n'est plus possible de dissimuler qu'il s'agit là d'une maladie de ce que les doctes appellent le terrain morbide et qui n'est, comme on le verra, ni morbide, ni passif. Le virus n'est pas plus la cause du sida qu'un chef d'État n'est la cause du régime qu'il sert. C'est au contraire un certain mode d'organisation préalable, régissant les relations entre les parties, et celles de l'organisme avec son environnement, qui prépare et conditionne un tel régime, une telle infection. La cause du sida est une perturbation physiologique favorisant la pénétration et la diffusion du H.I.V. [...]

## LE TERRAIN MORBIDE

On appelle terrain morbide pré-infectieux un affaiblissement des défenses naturelles, spécifiques ou non, dont dispose un organisme en bonne santé contre un agent infectieux.

Cette notion est connue depuis l'origine de la microbiologie: la survenue spontanée et la gravité de n'importe quelle infection dépendent toujours de la qualité et de l'intensité de mécanisme anti-infectieux naturel. La connaissance et l'amplification de ces mécanismes apparaissent donc très souhaitables au cours d'infections pour lesquelles n'existe aucune médication anti-infectieuse.

La médecine canonique, qui domine les conciles, les académies, les instituts, les universités, reconnaît le rôle et l'importance des terrains morbides. Elle les ignore pratiquement dans sa démarche thérapeutique. Le seul «agresseur microbien» est l'objet de sa stratégie, et elle dispose pour cela d'un armement

La peste pendant le siège de 1635 (collection Bibliothèque nationale de France)



CE VIRUS VARIABLE SERAIT APPARU DEPUIS PEU. LA PREUVE EN EST QUE PERSONNE NE LE CONNAISSAIT.

antimicrobien constamment modernisé. Elle se prépare à affronter le virus du sida, et les médias nous informent de l'excellent état des troupes et de l'intendance, mais du moral médiocre des chefs. On parle d'une guerre très longue, de défaites multiples pendant plusieurs années. À vrai dire, personne n'en connaît l'issue.

Jusqu'à cette épidémie, la négligence des terrains morbides n'avait pas eu de conséquences trop visiblement catastrophiques: soit qu'on ait disposé d'anti-infectieux efficaces, soit qu'il se soit agi d'affections guérissant assez souvent spontanément sans séquelles, ou n'occasionnant qu'un nombre de morts et de handicapés négligeable (relativement aux accidents de la route, point neutre de l'indifférence).

On sait qu'il n'en est pas ainsi pour le sida. L'épidémie actuelle pose donc pour la première fois, avec l'urgence d'un ultimatum, le problème de la correction des terrains morbides.

Quelques francs-tireurs des médecines dites «parallèles» se sont faits les apologistes de cette défense du terrain. Leurs déclarations de principe sont plus convaincantes que les moyens qu'ils mettent en œuvre, personne n'ayant jamais pu montrer les relations entre leurs procédés et les mécanismes anti-infectieux correspondants. Leur pratique semble relever plutôt d'un acte de foi.

L'origine du mal, l'importance respective des «forces démoniaques» et du «péché originel», la préférence accordée aux exorcismes ou aux purifications travaillent toutes les métaphysiques. Tandis que les doctes pourchassent les démons microbiens, les partisans de la défense du terrain sont les huguenots de ces papistes-là. Ils diffusent abondamment leurs théories schématiques: les indulgences officielles n'atteignent pas la source du mal qui est une «déficience» du malade lui-même. Elles apportent même un surcroît de malignité et pervertissent ceux qui les reçoivent. Ils prônent de leur côté la purification intérieure par l'alimentation biologique, le pollen des fleurs, la gelée royale, les oligo-éléments, les médecines naturelles, l'équilibre émotionnel, avec ou sans gourou. Quelques activités lucratives se sont développées à partir de leurs théories et des méthodes qui en dérivent. Le sida aussi les intéresse.

En ce qui concerne la correction des terrains morbides, fondamentale pour le sida, ceux qui s'en sont faits les propagandistes se soucient peu de raisonner, et ceux qui s'efforcent de le faire n'en ont rien à dire.

De telles curiosités ne sont pas exceptionnelles. Il s'agit en général de lieux piégés, dont l'exploration entraîne la destruction complète d'un édifice qu'on souhaiterait plutôt conserver.

On a remarqué depuis longtemps le rôle de cofacteurs aggravants dans la genèse de terrains morbides particuliers, l'hérédité, l'âge, les maladies antérieures, l'alimentation, le comportement, le climat, les émotions. Ainsi, le terrain pré-tuberculeux est aggravé par une morphologie longiligne, par la lèpre, la silicose, la sous-alimentation, le défaut d'ensoleillement, la fatigue physique, des pertur-



## AVIS AU PUBLIC

**R**IEN n'est plus nécessaire que de faire enlever & enterrer les Cadavres. Messieurs les Echevins exhortent les personnes zelées qu'il y a dans la Ville, d'avoir la bonté de se présenter & de monter à Cheval pour contribuer à l'enlèvement & à l'enterrement des Cadavres, par leur présence & par les ordres qu'ils donneront à ceux qui s'emploient à des pareilles Fonctions, outre l'Action meritoire qu'ils feront, & la gloire qu'ils acquerront de servir leur Patrie dans une occasion aussi essentielle, la Communauté donnera des gratifications à ceux qui voudront en recevoir, & on remboursera tout ce que ces personnes zelées donneront pour l'enlèvement & l'enterrement des Cadavres, tant dans la Ville qu'à la Campagne.

A Marseille le 3 Septembre, 1720.

**Avis au public formulés par les échevins de Marseille, le 3 septembre 1720**

bations affectives. Pour le sida, on a relevé, entre autres, le rôle de quelques infections, de la sous-alimentation, l'effet immuno-dépresseur de l'héroïne et d'autres drogues. [...]

La théorie microbienne, orthodoxe ou schématique, n'est pas pleinement satisfaisante. Ni l'agresseur microbien ni ce qui est connu du terrain morbide ne suffisent à expliquer la survenue et le développement spontané de nombreuses maladies infectieuses, et du sida en particulier. C'est l'ensemble de la théorie qui est perverse.

Elle repose depuis son origine sur un étrange postulat dont la fausseté apparaît dès l'instant qu'on le considère, et qui n'est, pour cette raison, jamais exposé. Sa claire énonciation révèle les relations qu'il entretient avec l'ensemble de l'idéologie issue de la civilisation marchande.

## LE PRIX DU SANG

La survenue d'une épidémie résulte toujours d'une accumulation de cofacteurs homologues (inducteurs d'une même réaction vivante). Cette accumulation dépend elle-même de conditions historiques particulières.

L'expansion industrielle a ainsi créé, au siècle dernier, des zones de «sous-alimentation» et de «sous-ensoleillement» en même temps qu'un déracinement social, une «perte d'identité» liée au nouveau mode de travail. Chacune de ces conditions, matérielles et psychiques (Wittkower 1949, Porrot 1950, Pasche 1951) est aujourd'hui reconnue comme «cofacteur» de la tuberculose. Elles sont homologues au bacille de Koch et entre elles.

Au stade ultérieur de la reconstruction du monde et des consciences, selon les lignes de force du système marchand, les pesticides, la radioactivité et d'autres formes de pertur-

bations mentales ont contribué au développement de la maladie cancéreuse.

Si les arguments, à la fois épidémiologiques, cliniques et thérapeutiques, montrant que l'idolâtrie religieuse et la continence sexuelle se sont associées à quelque défaut précis d'hygiène pour produire la peste, n'intéressent plus nos contemporains, on peut espérer les distraire davantage de leur carrière professionnelle, de leur pouvoir d'achat, de leurs luttes politiques, en observant comment «les conditions extraordinairement neuves dans lesquelles cette génération, dans l'ensemble, a effectivement vécu» concourent précisément à la dernière épidémie des temps marchands.

Les porte-parole de l'idéologie médicale encore dominante ont admis assez vite (Luc Montagnier, *Bulletin du Conseil de l'ordre des médecins*, juillet 1988) que cette épidémie, véhiculée par un virus «probablement très ancien... peu pathogène jusqu'à une époque récente», a exigé la conjonction de «cofacteurs... liés à notre civilisation...» parmi lesquels on évoque «des modifications immunitaires, par la pollution, l'alimentation, des effets psychologiques».

Des cofacteurs du sida «liés à notre civilisation», on doit relever d'abord l'effet des perturbations de l'environnement, dues à la civilisation marchande à son stade extrême, le retour des famines, la néo-alimentation moderne, la pollution atmosphérique.

1. Toute grave dénutrition provoque une dépression immunitaire, et peut donner lieu aux mêmes symptômes que le sida (document n° 03125 du Center of Disease Control). La sous-alimentation endémique est un des cofacteurs de l'épidémie africaine de sida.

2. Les déficits minéraux, résultant des procédés modernes de culture et d'élevage, peuvent occasionner des dépressions immunitaires identiques. Une seule carence en zinc, par exemple, entraîne un effondrement des mêmes lymphocytes  $T_4$ , atteints par le virus du sida (*Archives of Dermatology*, août 1985). La malnutrition généralisée actuelle est un autre facteur de la maladie.

3. Enfin, aucun médecin n'ignore que la radioactivité sert à induire des immuno-dépresseurs expérimentaux; qu'elle est même utilisée dans ce but pour accroître la tolérance aux greffes. La pollution radioactive de l'air, de l'eau, des aliments, ajoute ainsi ses effets à ceux de la malnutrition moderne, pour effondrer les défenses immunitaires.

La médecine actuelle, en détruisant les défenses vivantes, peut contribuer encore à la survenue d'un sida. Cette responsabilité est connue pour de nombreux médicaments. Elle l'est moins publiquement pour d'autres.

Le cas de la cortisone et des immuno-dépresseurs est exemplaire. L'un d'eux, la Ciclosporine, isolée en 1976 d'un champignon et commercialisée par les Laboratoires Sandoz, est la substance la plus manifestement homologue au virus du sida (même cible cellulaire, mêmes infections, mêmes tumeurs). Elle est simultanément le meilleur immuno-dépresseur actuel. Elle permet ainsi la tolérance des greffes et l'absolue marionnettisation du vivant. Elle réalise pratiquement le fantasme de Pinocchio. Le voilà donc, dans toute sa vérité, le «terrain



du sida». Mais, bien sûr, ce n'est pas Sandoz qui produit de telles merveilles, c'est notre époque.

On a beaucoup parlé du rôle de quelques virus (Epstein-Barr, Cytomégalo-virus, Hépatite B, Herpès simplex) dans l'aggravation du «terrain sidéen». Ils mobilisent en effet le même appareil défensif, et certains peuvent induire des symptômes généraux identiques à ceux du H.I.V. Ils préparent le «terrain sidéen» et, inversement, le sida favorise leur diffusion. Ces infections présupposent toutefois un terrain favorable, qu'elles ne créent donc pas. D'autres, en revanche, délibérément provo-

quent et renseignent, en outre, sur l'aspect mental du «terrain sidéen».

Le rôle des «affects mentaux» dans les désordres immunitaires a fait l'objet de travaux scientifiques (voir *La Recherche*, mai 1986), et leur responsabilité dans l'épidémie de sida a été évoquée par les officiels (Montagnier, *op. cit.*).

La nature des «affects mentaux» sidagènes n'est pas si difficile à reconnaître. C'est nécessairement la même que celle de facteurs homologues, dont on connaît les effets psychiques, et partant celle de l'intoxication par les drogues anxiolytiques: réduction de l'angoisse et euphorie, bientôt suivie d'une angoisse accrue et d'un besoin renouvelé de la drogue elle-même.

L'homologie précédemment signalée entre ce mouvement mental et celui qu'engendrent les conditions modernes de la civilisation marchande, homologie responsable de toxicomanies actuelles, oblige à reconnaître, dans ces conditions elles-mêmes, la cause la plus générale du «terrain sidéen». Le détournement des désirs, de la volonté, de toute activité humaine, leur enfermement dans des objets, entreprises, images, où ils nourrissent précisément ce contre quoi ils se dressent, leur épuisement progressif dans ce piège invisible, voilà bien la grande force sidagène de notre temps, et cette épidémie est l'heureux aboutissement de notre belle civilisation.

La question finement posée par des artistes d'un autre temps, au cours d'une récente rétrospective officielle, de savoir si la «maladie des médias» serait ou non plus grave que le sida, est donc naturellement naïve, comme on pouvait s'y attendre sur un tel podium. Le sida est le lieu exact où convergent un ensemble de forces dont les médias sont les véhicules privilégiés.

L'importance relative des cofacteurs homologues est variable dans la formation et l'émergence d'une maladie. La perte d'identité, chez

Kafka et Chopin, a eu le même effet pré-tuberculeux que, pour d'autres, la malnutrition, le sous-ensemencement, la silicose; de même l'intoxication chronique par les nitrates cancérigènes (fertilisants et conservateurs) était tout à fait superflue pour les irradiés d'Hiroshima, ou ceux de Tchernobyl. C'est toujours la sommation des cofacteurs homologues qui déclenche la maladie.

Ainsi, en Afrique, la sous-alimentation et les vaccinations ont peut-être joué un rôle plus grand que les facteurs mentaux. Ailleurs, ce sont plutôt les conditions de vie excessives, associées ou non aux toxicomanies et aux conduites sexuelles qu'elles favorisent, qui produisent le «terrain sidéen».

Quoi qu'il en soit, des infections homologues apparaissent alors, à divers agents microbiens, qui aggravent ce même terrain. Un tout petit virus, auparavant peu pathogène, mais homologue aux précédents facteurs, vient alors accomplir les conditions qui l'ont suscité et amplifier la destruction des défenses immunitaires. Il se transmet principalement par la greffe de sang ou d'organe, par la seringue des toxicomanes, par les relations sexuelles.

Le maintien des mêmes conditions sociales, alimentaires, toxiques, sexuelles, aggrave ce terrain lentement (et donc la diffusion du H.I.V.), ou parfois brutalement du fait d'un vaccin ou d'un traitement médical intempestif. On voit surgir alors d'autres infections, dites «opportunistes» (dont la tuberculose), homologues à cet état aggravé, ou des



**DES  
COFACTEURS  
DU SIDA «LIÉS  
À NOTRE  
CIVILISATION»,  
ON DOIT  
RELEVER  
D'ABORD  
L'EFFET DES  
PERTURBATIONS  
DE  
L'ENVIRONNEMENT.**

quées, créent peut-être un tel terrain. Il s'agit de certaines vaccinations. En 1987, pendant plusieurs semaines, le *Times* s'est fait l'écho des inquiétudes suscitées à ce propos chez certains scientifiques (par exemple, survenue brutale d'un sida chez un soldat de l'armée américaine, quelques jours après une vaccination antivariolique, et décès un mois plus tard). L'épidémie africaine est justement apparue à la suite d'un programme de vaccinations massives, le programme *Who*, destiné à éradiquer la variole d'Afrique, et le virologue américain Robert Gallo a admis la possibilité d'une relation entre cette campagne et l'épidémie. Les journaux français n'en ont guère parlé, à l'exception du *Monde*, dont les mensonges (23 mai 1987) ont donné lieu à une mise au point dans la presse spécialisée (*Le Concours médical*, 19 septembre 1987).

Plus graves encore apparaissent les désordres immunitaires occasionnés par les drogues anxiolytiques. Comme n'importe quelle réaction vivante, le «terrain sidéen» est simultanément physiologique et mental. Ainsi, la cortisone, qui favorise un tel terrain, provoque d'abord une excitation euphorique, puis des symptômes dépressifs. Inversement, «tous les travaux récents, français et étrangers, démontrent de façon indiscutable que l'usage des drogues entraîne de graves anomalies immunologiques, chute des lymphocytes T<sub>4</sub>, inversion du rapport T4/T8, et déficit en IgA» (Joussay et Donadieu, *Le Sida*, Éd. Maloine). Il s'agit très précisément des perturbations occasionnées par le virus du sida, et ces drogues, universellement diffusées, lui sont bien homologues. Elles participent à la flambée épidé-

**LE  
DÉTournEMENT  
DES DÉSIRS, DE  
LA VOLONTÉ, DE  
TOUTE ACTIVITÉ  
HUMAINE, LEUR  
ENFERMEMENT  
DANS DES  
OBJETS, VOILÀ  
BIEN LA  
GRANDE FORCE  
SIDAGÈNE  
DE NOTRE  
TEMPS.**

**Planche anatomique  
de Leonardo Da Vinci**





**Saint-Roch soigné par un ange et alimenté par son chien (gravure sur bois du XV<sup>e</sup> siècle, coll. Institut Pasteur, Paris)**

tumeurs cancéreuses, qui caractérisent le sida déclaré.

La civilisation marchande qui nous avait apporté dans un premier temps la tuberculose, et au stade ultérieur la maladie cancéreuse, nous les ramène ainsi en excès, à l'agonie de cette civilisation. Et, comme on revit, dit-on, à sa dernière heure, les événements passés, cancers et tuberculoses jaillissent du sida, comme le bouquet de cet âge d'or.

L'apparition brutale d'une épidémie, dans des conditions multifactorielles lentement évolutives, dépend d'un seuil quantitatif de surgissement. L'épidémie de peste, véhiculée par la puce du rat, n'apparaît, par exemple, que lorsque 11 p. 100 des rongeurs sont contaminés. Il y a dix ans un seuil a été atteint pour le sida, et la civilisation marchande est attirée vers ce «trou noir», dans cette «sphère de Schwarzschild» qui conduit inéluctablement à une épidémie de grande envergure.

À Kinshasa, c'est la maladie des prostituées, des «femmes soumises». Dans l'ancien vocabulaire religieux, la prostitution désignait la soumission aux idoles. Les hommes des temps marchands se sont prosternés devant la loi des choses mortes, devant la mort elle-même. C'est pourquoi ils ne la voient plus. Enchaînés à des machines qu'ils ont fabriquées, fouettés par des kapos qu'ils se sont donnés, nourris d'ersatz, respirant un air malsain, émasculés, souvent drogués, parfois amputés, ils paient le prix de cette soumission. Le sida est l'épidémie du temps de la servitude extrême, de la prostitution des corps et des âmes, du contrôle médical absolu.

Il n'y a d'esclave parfait que mort. Au dernier degré de la soumission, l'être vivant implose, s'effondre sur lui-même et meurt. Le choix entre l'esclavage et la mort ne se pose donc plus aujourd'hui. Dans certaines grandes métropoles, le sida est déjà la maladie qui tue le plus d'hommes entre vingt et quarante ans. En 1990, le nombre des malades avoisinera le million, et celui des infectés double chaque année. ♦

*Michel Bounan, médecin vit à Paris. Il a publié Le temps du sida, 1990, L'État retors, 1992 et La vie innomable, paris chez Allia.*



**F**inaliste du Grand Prix 1993 du Conseil des Arts de la Communauté Urbaine de Montréal (avec le Musée d'Art contemporain, le Nouvel Ensemble moderne, le Théâtre du Nouveau monde et la Fondation Jean-Pierre Perreault), Vice Versa a gagné le Prix de reconnaissance dans la catégorie Littérature. Dans la photo de Julie d'Amour-Léger le jour de la remise des prix, on reconnaît Danielle St-Denis (de la Banque Laurentienne, commanditaire de *Vice Versa* pour cet événement), Carole Gagné (de la Banque Nationale), Mario Demers (des Messageries Dynamiques), Alain Pilon (peintre), Denis Martineau, Bruno Jobin (Zone Productions), Gianni Caccia, Fabrizio Gilardino, Nicole Brossard (du Conseil des Arts de la CUM) et Lamberto Tassinari.

**Pas de coupon  
POUR S'ABONNER**

**ABONNEZ-VOUS À VICE VERSA**

**5 NUMÉROS PAR ANNÉE**

**et obtenez un livre gratuit à votre choix**

**(livre d'art, fiction, essai, poésie).**

**Envoyez-nous vos nom et adresse et  
numéro de téléphone, avec un chèque  
ou mandat-poste de 20\$ (30\$ étranger)**

**à l'ordre de Vice Versa, ainsi que  
votre choix de livre cadeau.**

*Utilisez l'enveloppe ci-jointe préaffranchie.*

*Merci.*